4e Année. — N° 178. Dimanche, 30 Mai 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.

1. SORTIE DE BAL OU DE THÉATRE. 2. SORTIE DE BAL OU DE THÉATRE — MODÈLES DE M. PHILIPPE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

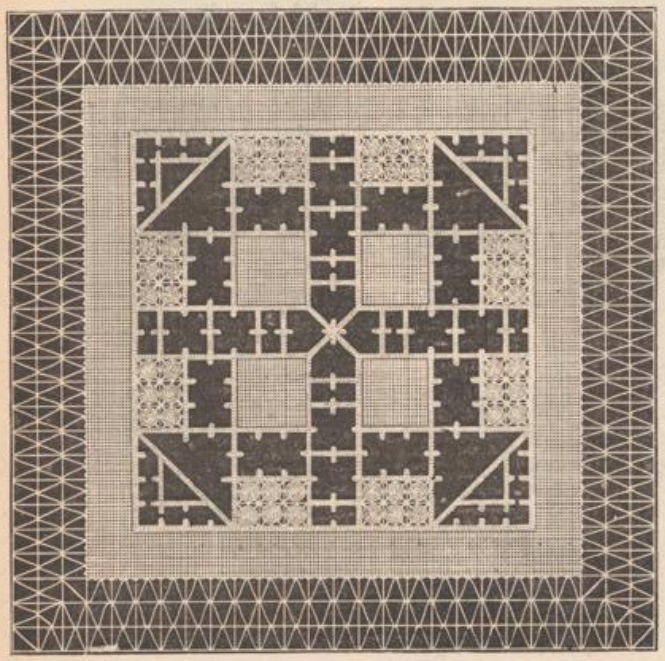
3. CARRÉ EN GUIPURE DE FLORENCE.

SOMMAIRE

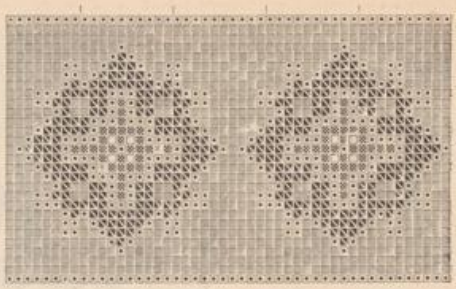
GRAVURES : Deux sorties de bal ou de théâtre. — Quatre carrés en guipure de Florence. — Dessous de lampe. — Deux bandes en tapisserie. — Panneau de salle à manger. — Costume en cachemire. — Robe de bébé. — Costume de garçon de douze ans. — Coiffures de jeunes filles (6 dessins). — Rébus.
SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Sortie de bal ou de théâtre. — Modèle de M. Philippe, 15, rue Royale. — Coques et frisures alternées, bandeau de velours noir agrémenté de sequins d'or; grand voile de blonde blanche, retenu par des branches de coquelicots et de fleurettes blanches qui, montées à l'avance sur canetille, peuvent se poser lorsque le voile est posé sur la tête.



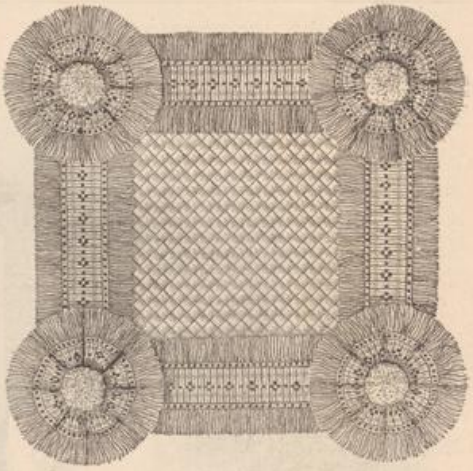
4. CARRÉ EN GUIPURE DE FLORENCE.



8. BANDE EN TAPISSERIE.

Jaune d'or. Gris perle. Bleu de ciel. Rouge. Blanc.

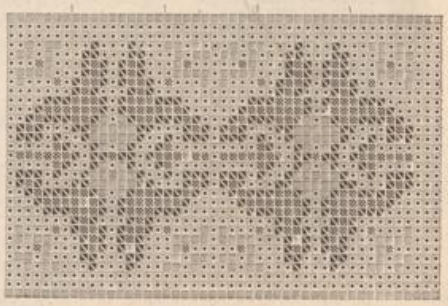
2. Sortie de bal ou de théâtre. — Coiffure gonflée en coques et en frisures légères; voile de blonde blanche dont le capuchon, disposé sur canetille à l'avance, est retenu par un bandeau de velours noir, parsemé d'étoiles de diamant; de ce bandeau s'échappent des frisures qui, de chaque côté, forment auréole; au pied du capuchon se trouve un piqué de picot et de muguet qui retombe sur la nuque et accompagne la mantille. — Modèle de M. Philippe.



7. DESSOUS DE LAMPE.

3 à 6. Quatre carrés en guipure de Florence. — Ces carrés, si artistiques, se font sur filet et se brodent au point de toile, de roues et de relief; mais ce qui leur donne leur valeur, c'est la façon dont certaines mailles du filet sont coupées, ce qui fournit de grands jours qui forment des oppositions heureuses; les mailles coupées doivent être festonnées, le petit bout de fil reste suspendu, et il ne faut pas le couper trop ras, ce qui nuirait à la solidité de l'ouvrage.

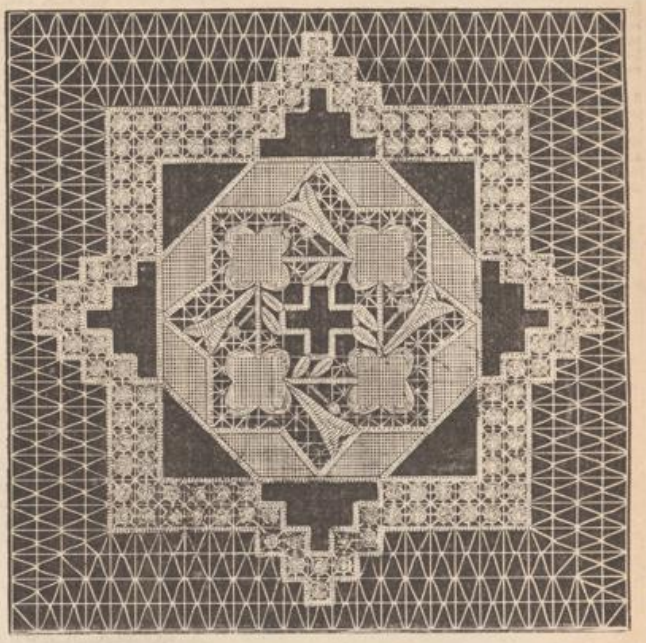
Ces carrés, mélangés à d'autres carrés en broderie Renaissance, composeront de splendides couvre-pieds, dessus d'édredon ou voiles de fauteuil. — Modèles de Notre-Dame de Sion, 116, rue du Bac.



9. BANDE EN TAPISSERIE.

Marron foncé. Gris perle. Jaune d'or. Rouge.

7. Dessous de lampe en natte indienne et galon persan. — On coupe une feuille de carton de la grandeur de 22 centimètres carrés que l'on recouvre de deux nattes de même dimension; on borde ces trois carrés avec un large cordon de filet; l'on garnit ensuite le des-



5. CARRÉ EN GUIPURE DE FLORENCE

sous de lampe d'un galon persan posé à plat; aux quatre coins on fronce le même galon, de façon à former un petit pompon. Les dessous de lampes se font, soit en galon bleu ciel, soit en galon rouge. Mme de Milly, 21, boulevard des Batignolles, se charge de fournir la natte et le galon. Nos lectrices qui auraient le désir de voir les ouvrages de Mme de Milly, la trouveront chez elle, le jeudi, de une heure à six.

8-9. Deux bandes en tapisserie. — Voir pour le nuancement l'indication des couleurs sous chaque dessin.

10. Panneau de salle à manger ou feuille de paravent. — Modèle du Sphinx, 53, avenue de l'Opéra. — Ce travail se fait en applications de cretonne de Jouy artistement découpées, que l'on dispose avec goût et harmonie sur une grosse toile écrue, de la dimension de l'objet que l'on veut faire. Il faut, bien entendu, mélanger plusieurs motifs venant de différentes pièces de cretonne; une seule pièce offrant rarement l'ensemble que vous voulez obtenir.

Lorsqu'on les a épinglées à peu près suivant le modèle que l'on s'est imposé, on coud tout le bord des découpures au point droit, et petit fil écru, et cela le mieux dissimulé possible; puis, prenant des soies d'Al-

10. PANNEAU DE SALLE A MANGER.

6. CARRÉ EN GUIPURE DE FLORENCE.

ger de toutes nuances, on borde, par des points lancés d'une façon inégale, tout l'extérieur des lignes, feuillages, motifs ou animaux. J'insiste sur l'inégalité des points; il ne doit pas y avoir d'intervalle extérieur; là, ce doit être régulier à bord du découpage; mais c'est en empiétant sur la cretonne que l'inégalité doit exister.

On doit aussi ne pas accabler de points l'intérieur des fleurs ou des feuilles, les traits des animaux. J'ai vu des personnes faire complétement du passé sur la cretonne; c'est chose inutile et même nuisible; pourquoi alors se servir de ces fleurs au brillant coloris? autant faire simplement du passé sur toile; qu'il vous suffise de tracer largement les nervures ou les traits, de couvrir un peu les ailes des oiseaux, de remplir les cœurs des fleurs de points noués.

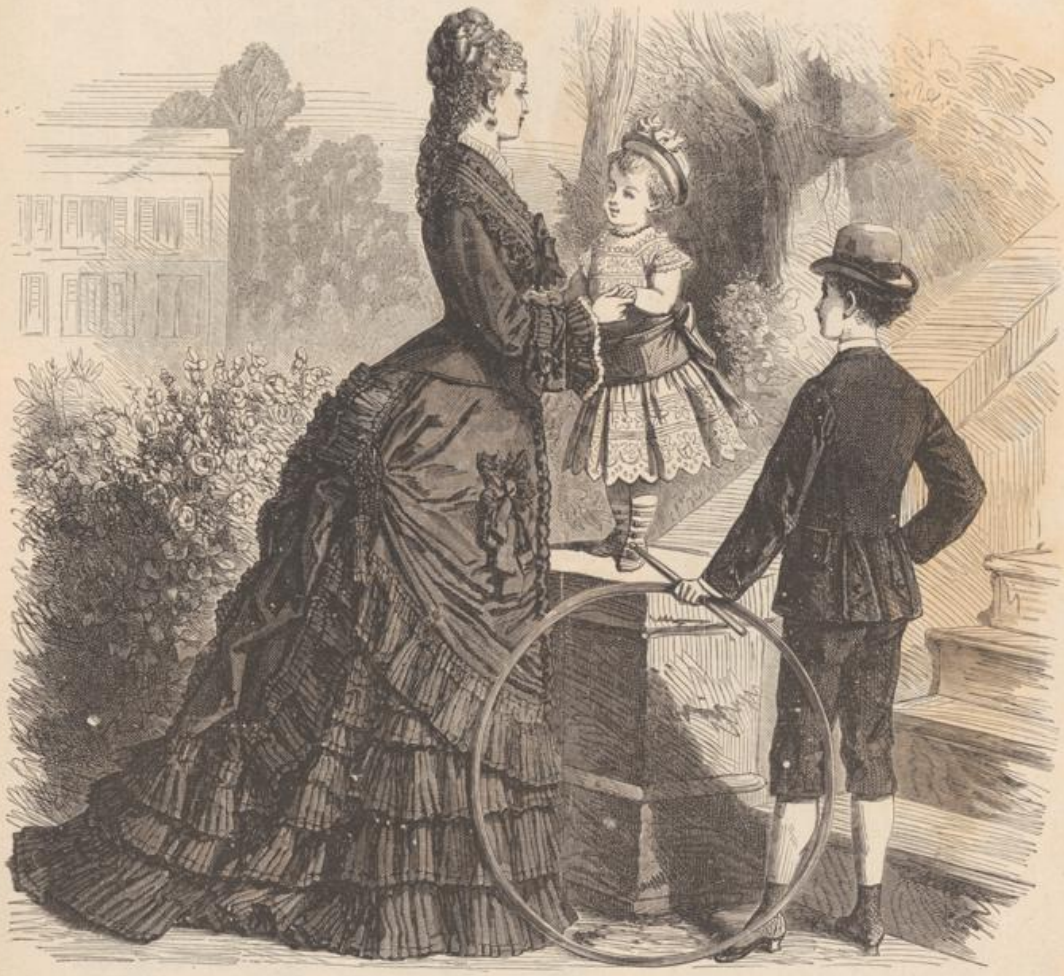
11. Costume en cachemire noir. — Le jupon est orné de trois volants plissés, terminés par une petite guipure très-légère; au-dessus de ces trois volants, trois autres bien plus petits et simplement froncés, mais ornés de même. Tunique partagée devant par une garniture froncée, encadrée de petites guipures et garnie tout autour d'un plissé de cachemire avec guipure également. Cette tunique forme deux pans carrés par derrière; elle est drapée sur les côtés par cinq ou six fronces très-serrées. A droite et à gauche, sur le devant, poches de cachemire couvertes d'un nœud de dentelle avec nœud de faille. Corsage à basques rondes, ouvert en cœur; l'encolure est ornée de biais de cachemire formant revers, avec guipure noire. — Modèle de Mme Ducloz, 1, rue Laffitte.

12. Robe pour bébé de deux ans (petit garçon) en broderie anglaise. — Le corsage est très-long de taille et entièrement brodé. Une large ceinture posée très-lâche, et plus bas que la taille, noue derrière. Chapeau-toque en paille blanche avec plissé de faille blanche tout autour et plume. — Modèle du Petit-Saint-Jean.

13. Costume de jeune garçon de douze ans. — Modèle du Petit-Saint-Jean, 11, rue du Quatre-Septembre. — Culotte courte attachée en dessous du genou par une boucle dissimulée sous une patte; veste à grandes basques rondes s'ouvrant par devant sur un gilet droit; tout le costume est en drap de pointillé de fantaisie ou en cheviotte.

14-15. Coiffure de jeune fille (vue devant et derrière). — Modèle de M. Philippe, 13, rue Royale. — Sur le devant, à part quelques frisures folles courant sur le front, nous avons des coques plates mélangées à une grosse natte qui se fait avec les cheveux relevés en racine droite sur la nuque; derrière, la coiffure est, pour ainsi dire, tout en natte; un piqué de pensées posé sur le sommet, en tête de la natte de côté, complète l'ensemble de la coiffure.

16 17. Coiffure d'intérieur pour jeune fille (vue devant et derrière). — Modèle de M. Philippe. — Sur des bandeaux plats et lisses, légèrement relevés en racine droite



11. COSTUME EN CACHEMIRE NOIR. 12. ROBE DE BÉBÉ. 13. COSTUME DE GARÇON DE DOUZE ANS.

sur les tempes, se trouvent quelques coques qui élèvent un peu la coiffure et font tête à deux nattes étagées tombant sur la nuque.

18-19. Coiffure de jeune fille (vue devant et derrière). — Modèle de M. Philippe. — Par devant, diadème de légères frisures très-mousseuses dominé par deux grosses torsades qui, après avoir formé casque, retombent sur la nuque en large catogan que ne rattache aucun ruban; une rose thé est posée sur le sommet et domine les torsades.

E. BOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Robe de chambre très-élégante, en étoffe de soie Renaissance à ramages et sans envers. Ce peignoir est une robe princesse demi-ajustée. Sur le devant coquille une dentelle ou une fine broderie sur mousseline; de chaque creux formé par la garniture s'échappent des coques de rubans de deux couleurs, bleu ciel et rose pâle. Cette garniture tourne sur le côté dans le bas de la jupe et va se perdre dans le pli que forment les côtés de derrière, a traîne est unie. Manche demi-large, avec revers garnis de dentelle blanche et nœuds à la ceinture extérieure; une dentelle blanche suit cette couture du haut en bas

Même toilette que celle parue dans le dernier numéro (dimanche 23 mai), à la première page du journal. Se reporter donc à la description qui en a été faite dans le journal. On peut remarquer que le plastron de dentelle blanche se reproduit dans le dos; la dentelle retombe en coquillant; des nœuds de faille à coques plates s'échappent des plis qu'elle forme. La tunique, en gaze noire, comme les draperies du devant, n'est garnie que de deux plissés de gaze; elle est relevée et ramenée de bas en hauteur le côté par des nœuds de faille. Ces deux modèles nous viennent de Mme Céline, 22, rue Neuve-Saint-Augustin.

COURRIER DE LA MODE

Le carreau triomphe sur toute la ligne, mais il est déjà facile de prévoir que son règne ne sera pas de longue durée. Les grandes couturières ne conseillent déjà plus à leurs clientes de choisir cette disposition pour les costumes qu'il leur reste à faire pour leur saison d'été, et si on en voit beaucoup autour de soi, c'est qu'il est toujours des

1875 — Meuse et Fulcomer imp. Paris — N° 178

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Céline 22, r. Nve St Augustin

Gants de la Parfumerie Ninon, r. du Quatre Septembre 31.

femmes qui se
Aujourd'hui on a
qu'il épaississait
minces encore ce
mence à s'en d
heureux, de tein
vu les contrastes
tisfait des femme
prouvé qu'elles c

14. co

15.

le meilleur goû
de bien assorti
fait le jupon e
coseais. Si l'é
choisir la faille
nerons, du res
qui seront le c
qui rendront
écrites.

femmes qui se passionnent pour tout ce qui est nouveau. Aujourd'hui on a bien vu que le carreau n'était pas seyant, qu'il épaississait les tailles déjà épaisses et rendait plus minces encore celles qui l'étaient naturellement; et on commence à s'en dégoûter. Et puis il y a si peu de dessins heureux, de teintes s'harmonisant bien entre elles! J'ai vu les contrastes les plus hideux en ce genre, et l'air satisfait des femmes affublées de ces falbalas d'arlequin m'a prouvé qu'elles croyaient être habillées dans le dernier et

14. COIFFURE DE JEUNE FILLE (DEVANT).

15. COIFFURE DE JEUNE FILLE (DOS).

le meilleur goût. Il faut toujours avoir le plus grand soin de bien assortir, de bien marier la nuance d'étoffe unie qui fait le jupon et les garnitures à la teinte dominante dans l'écossais. Si l'écossais a un fond marqué, il faut absolument choisir la faille de la même nuance que ce fond. Nous donnerons, du reste, une série de gravures noires ou coloriées, qui seront le complément des conseils que je donne ici, et qui rendront plus nettes et plus tangibles ces explications écrites.

16. COIFFURE D'INTÉRIEUR (DEVANT).

17. COIFFURE D'INTÉRIEUR (DOS).

J'ai fait une remarque entre bien d'autres: c'est que le noir est cette année un peu délaissé. Plus ou presque plus de toilettes noires en grenadine ou en soie. Les rares robes noires un peu jolies que j'ai vues depuis quelque temps dans les endroits où se rencontrent généralement les femmes les plus élégantes, celles qui confirment les modes et les propagent, étaient toutes mélangées de garnitures de couleur ou blanches et noires. Ceci n'est pas un mal pour la saison d'été, mais je supplie en grâce les oracles de la mode de ne pas proscrire le noir pour l'hiver, même pour la toilette très-habillée. Rien, à mon avis, ne saurait remplacer une somptueuse toilette noire, quoi qu'en puissent dire nos mères, qui prétendent que nous avons toutes l'air de porter le deuil de la grâce féminine. Je cite là un mot de douairière, que j'ai trouvé très-caractéristique, tien qu'empreint d'une certaine amertume jalouse qui perce souvent dans les discours de bon nombre de vieilles femmes désarmées de céder à d'autres le sceptre de beauté et d'élégance qu'elles ont porté avec tant de succès.

Mais revenons aux choses du moment; nous verrons plus tard ce qui se décidera pour l'hiver.

Comme forme de robe, on ne peut qu'indiquer la physionomie générale des costumes. Les jupes s'allongent par derrière en demi-traîne, même pour la rue; mais cette traîne est très-étroite et paraît presque pointue, car la jupe ne commence à s'allonger que très-loin sur les côtés. On est donc forcé de relever sa jupe pour marcher dans la rue; mais rien n'est plus facile, en saisissant l'étoffe avec une seule

18. COIFFURE DE JEUNE FILLE (DOS).

19 COIFFURE DE JEUNE FILLE (DEVANT).

main aussi loin derrière que possible; on relève suffisamment le jupon pour ne pas salir le bas. Ce mouvement n'est pas absolument disgracieux, parce qu'il semble très-naturel. On continue à brider fortement les garnitures et draperies autour du corps. Je trouvais cela assez joli, quand l'exagération ne s'était pas mise de la partie, mais aujourd'hui cette mode est poussée jusqu'au ridicule. Les femmes trop minces ont, dans ces fourreaux, l'apparence de malheureuses créatures étiques, et on se sent pris de pitié

pour elles; quant à celles à qui la nature a dévolu, au contraire, un de ces majestueux embonpoints qui réjouissent l'œil, elles sont facilement grotesques, *entortillées* de la sorte. Il n'y a donc guère qu'une catégorie de femmes qui n'a rien à redouter de la mode actuelle, c'est celle qui résume la perfection féminine; mais en outre que cette perfection est assez rare, je prétends encore qu'on doit toujours craindre, en exagérant cette tendance du moment, de manquer aux convenances que toute femme comme il faut doit respecter. Trouve-t-on, en effet, qu'il soit absolument convenable de voir clairement le mouvement de chaque jambe à tous les pas que l'on fait? Je me contente de poser cette question et n'insiste pas davantage.

Puisque j'ai dit que le règne des carreaux serait court, il faut au moins que je dise quelles sont les étoffes qu'on peut toujours adopter sans craindre de voir sa toilette démodée en quelques mois; ce sont les étoffes classiques : le crêpe de Chine, le cachemire de l'Inde, avec lesquels on peut faire les plus merveilleux ou les plus simples costumes. Mes lectrices savent déjà quelle étonnante collection de teintes possède la maison de l'Union des Indes dans ces deux genres de tissu; mais je ne me souviens pas si je leur ai indiqué la modification que cette maison a fait apporter à la fabrication du cachemire de l'Inde pour la saison d'été. Celui-ci est infiniment plus léger et d'une très-grande souplesse; aussi convient-il parfaitement pour les costumes de campagne ou de bains de mer. Pour être parfaitement sûre que le tissu choisi est bien du cachemire de l'Inde, il faut toujours exiger la lisière chinée à jour, qui est la marque déposée par M. Lehoussel.

On porte aussi beaucoup en ce moment les étoffes à fleurs damassées, style Renaissance; on en fait même à des prix assez modérés, avec lesquels on exécute les draperies et les garnitures de la toilette; mais, ou je me trompe fort, ou cette vogue sera de courte durée. La même saison verra, je crois, naître et mourir cette fantaisie. En attendant, cela se porte surtout en nuance *crème* sur de la faille d'un ton un peu plus soutenu, ou même sur de la soie marron.

Quant à nos bébés, la mode se montre intelligente, en persistant à préconiser la robe anglaise, très-large à la taille et ne gênant aucun des mouvements de l'enfant. Il n'est rien que je trouve plus profondément ridicule que les petites filles affublées comme des femmes par leurs mamans. Profitons de la permission qui nous est donnée de revêtir nos enfants de ces *gentils* sacs de toile qu'on appelle la robe anglaise. Pour bébés tout jeunes, de deux à cinq ans, il faut, de préférence, la faire décolletée. Le corsage, bien que taillé séparément, est à gros plis creux. Ces plis se répètent à la jupe, mais plus nombreux et plus pressés. On peut aussi tailler jupe et corsage d'un seul morceau; mais cette méthode a l'inconvénient d'accumuler l'ampleur sur le buste de l'enfant, tandis que, quoi qu'on fasse, la jupe paraîtra étriquée. Taillons donc le corsage de façon à ce qu'il forme seulement trois plis devant, autant derrière, et la jupe infiniment plus large, c'est-à-dire qu'il faut que les plis très-creux se touchent absolument à la taille. La large ceinture en laine ou en soie qui entoure le corps de l'enfant sans le serrer cache l'endroit où le corsage s'attache à la jupe. Pour fillette de cinq à huit ans, on peut faire la robe princesse par devant, c'est-à-dire taillée sans plis et toute d'une venue. Le dos se compose, soit d'un morceau droit très-long de taille, soit de deux morceaux avec une couture au milieu, qui cintre un peu le dos. Les lés de derrière sont rattachés au corsage par des plis plats couchés. La ceinture part seulement de dessous les bras, sans passer sur le devant, et se noue lâche derrière, cachant ainsi l'endroit où la jupe est cousue. Comme chapeau d'enfant, je n'ai rien vu de bien nouveau, si ce n'est cependant le petit tyrolien à calotte très-pointue, en paille de panier; mais encore ce genre de chapeau est-il plus adopté pour la campagne qu'à Paris, ou dans les rues d'une ville. Évitons, en tout cas, les chapeaux garnis de fleurs en dessous et en dessus, comme ceux des femmes. Une semblable coiffure suffit seule à transformer la plus gentille créature en petite caricature de sa mère. Ce qui sied le mieux à un rond et frais visage d'enfant, c'est un chapeau à bords assez larges pour le garantir du soleil, et aussi simplement garni que possible d'un ruban ou d'une petite aile assortie au costume.

MARIE DE SAVENNY.

LA VOIX DU CŒUR

II

La jeune fille reprit la suite de ses souvenirs.

— Mlle Lisbeth mit brutalement fin à ma contemplative souvenance en m'ordonnant d'aller me coucher.

— Où faut-il que j'aille? demandai-je à cette servante, dont les grands airs m'imposaient.

— Dieu! qu'elle est bête, cette araignée? me répondit-elle en me faisant signe de la suivre. Apprenez que je ne suis pas ici pour servir une espèce comme vous... et tâchez, une autre fois, de ne pas me déranger, entendez vous?

Je n'eus garde de répondre à l'impérieuse Lisbeth, tout en marchant à ses côtés jusqu'au second étage. Arrivées là, elle me dit :

— La troisième porte à gauche; c'est la chambre de miss Dale. Elle vous dira ce que vous avez à faire.

Après ces vagues indications, Lisbeth me quitta.

Ces explications, suffisantes peut-être pour une autre, laissaient mon inexpérience de toutes choses dans une perplexité douloureuse. Je ne savais pas lire, encore moins écrire, et c'est à peine si je pouvais compter jusqu'à douze!... Vous pouvez donc apprécier quels efforts de raisonnement je dus faire pour être certaine que j'étais devant la troisième porte. Cette première certitude acquise, restait à obtenir celle de la gauche ou de la droite. Quelle était l'une? quelle était l'autre? le corridor était percé de portes en tout semblables des deux côtés.

— Troisième porte à gauche! me répétais-je anxieusement.

Et le problème, affirmant quelle était cette porte, restait insoluble.

Soudainement la lumière se fit dans mon obscure et enfantine intelligence.

Je me souvins que pour faire le signe de la croix j'employais ma main droite...

— Oh! oui, interrompit encore Thérèse, la prière est le phare qui nous tient ou nous remet dans la droite voie! Pardon, chère Sagesse; continuez le récit de vos premières années.

— Ayant, de la sorte, obtenu une notion à peu près exacte sur le côté gauche, je frappai résolûment plusieurs fois à la troisième porte.

— Entrez!... cria une voix profonde et grondeuse, laquelle ne m'encourageait guère.

Cependant, d'une main tremblante, je tournai le bouton, et, la porte ouverte, je me trouvai en présence de quelque chose ou quelqu'un que je ne pus définir.

C'était bien miss Dale...

A ce souvenir, la jeunesse reprit son bienfaisant empire par un beau rire franc et sympathique qui gagna Thérèse et interrompit la conteuse.

Le rire est divin, on rit même des douleurs d'une orpheline!

— Continuez, continuez, chère, répétait Thérèse obéissant, elle aussi, au rire contagieux.

— C'était bien miss Dale, reprit *Sagesse;* mais déguisée par un costume d'un burlesque indicible. Elle l'appelait sa toilette de nuit.

— Ah! c'est vous, petite fille, je vous avais oubliée, fit-elle.

Et, sans plus s'occuper de moi, qui restais immobile à quelques pas de la porte, elle reprit son importante occupation...

— Tendant à atténuer des ans l'irréparable outrage? interrompit Thérèse.

— Oui, répondit Mariette; car miss Dale à qui on donnait sans être bien généreux plus de soixante ans, prétendait n'en avoir que la moitié. Et du matin au soir elle répétait que le superlatif du ridicule appartient à celles qui dissimulent leur âge. « Voyez, moi, par exemple, disait-elle complaisamment, je consens à passer pour une vieille femme tout en étant encore à l'été de la vie. Et si j'ai quelques rides, je les dois à ma nature trop sensitive qui active ma physionomie; elle contracte et plisse le trop délicat épiderme de mon visage; de là viennent mes rides prématurées... »

Et lorsque j'entrai dans la chambre de miss Dale, elle étendait sur une bande de toile une mince tranche de veau cru qu'elle s'appliqua ensuite sur le front pour amortir le feu des boutons qui y perlaient.

— Pouah! quel cosmétique! interrompit Thérèse avec dégoût.

— Attendez, ajouta Mariette, ce n'est pas tout. — Profondément absorbée par les soins à donner à sa chère personne, miss Dale avait absolument oublié ma présence, ce qui me permit de voir les stupéfiants changements qui s'opéraient chez la demoiselle de compagnie. Ce fut d'abord la chute d'une luxuriante chevelure blonde de laquelle j'avais naïvement admiré les boucles qui se déroulaient en soyeuses spirales. Cette précieuse dépouille ayant été précautionneusement déposée dans un filet *ad hoc*, miss Dale passa au démeublement de ses mâchoires.

— Horreur! trois fois horreur! exclama Thérèse.

— Je vous fais grâce, chère, des autres détails de ce spectacle qui faillit m'arracher un cri d'effroi. Heureusement, continua Mariette, je dominai l'effroi, et je vis, son dépouillement terminé, miss Dale escalader triomphalement son lit monumental, comme si elle fût montée au Capitole...

La bougie brûlait sur le sommo; mes yeux contemplaient avec une curiosité tremblante miss Dale faisant une place commode pour sa tête dans le duvet de ses oreillers. Je devais craindre que cette tête fût postiche et ne s'en allât rejoindre sa parure capillaire. Mais ses yeux à demi-clos m'aperçurent, et, plus que tout ce j'avais vu, leur expression me fit l'effet de la tête de Méduse. Et de sa voix terrible elle augmenta encore mon trouble :

— Ah! mademoiselle Singe, vous êtes là pour m'espionner?

— Oh! non, madame, dis-je en tombant sur les genoux

— Eh bien! qu'y faites-vous?

— Je vous regarde.

— Et vous avez tout vu?

— Tout, madame, répondis-je naïvement.

— Faites attention à ce dont je vous avertis; c'est que si vous avez le malheur de raconter à âme qui vive ce que vous avez vu, je vous ramènerai chez votre tante en la laissant libre de faire de vous tout ce qu'elle voudra : vous comprenez ce qui vous est réservé?

— Oui, madame.

— Maintenant soufflez ma bougie et allez vous coucher là, à côté, fit-elle en m'indiquant d'un mouvement de sa tête entortillée de compresses et de bandelettes, comme celle d'une momie; et gardez-vous désormais de m'espionner.

Je ne me le fis pas dire deux fois, et, avec l'aide de la veilleuse qui éclairait discrètement la chambre de miss Dale, je me glissai dans un petit lit que l'on avait préparé à mon intention.

Je ne vous dis rien des premiers mois que je passai chez la princesse, si ce n'est que ce fût grâce à l'égalité de mon caractère, comme au tact instinctif dont la nature m'a gratifiée, que je me fis accepter ou tolérer par tout le monde. Les gens de service même m'affectionnèrent bientôt. Le changement qui se fit en ma faveur dans les sentiments du prince m'a toujours paru surprenant; lui qui, d'abord, m'avait vue avec déplaisir, me prit ensuite en si grande amitié, qu'il me gâta bien plus que la princesse. Il aimait les enfants, et, désolé de n'en point avoir, je lui fis peut-être un trompe-l'œil. Je ne sais.

— Votre reconnaissance, répliqua ironiquement Thérèse, va doter aussi le prince de toutes les perfections?

— Non... reprit Mariette. Je conviendrai même avec vous que la princesse, tout en étant très-bonne, a parfois des inégalités d'humeur choquantes, lesquelles sont, comme ses bizarreries, incompréhensibles. Son caractère est semblable au mois de mars; un composé d'intermittences de soleil, de grêlons et d'averses, sans parler des gelées blanches qui ravagent les espérances écloses avec les fleurs.

Je vous traduis ainsi les folles gaietés, les colères, les mélancolies de la princesse. Une fois, que j'eus la maladresse de m'apercevoir de ses tristesses sans motif, je voulus l'en consoler; mais elle me renvoya brusquement dans mon appartement, en me traitant d'indiscrète curieuse, et...

— Vous voyez, Sagesse, que la vérité vous échappe? interrompit victorieusement Thérèse.

— Je conviens que la princesse est vive, emportée, mais voilà tout. Je l'aime avec une respectueuse gratitude. A l'époque dont je parle, la princesse avait trente ans.

— Et vous, Mariette, quel âge aviez-vous? demanda distraitement Thérèse.

— J'avais dix ans... En vérité, il était impossible de donner à la princesse plus de vingt ans.. L'expression candide de ses grands yeux bleus, qui éclairaient son visage aux lignes si pures, son teint merveilleux, son front couronné de magnifiques cheveux blonds, faisaient qu'on ne pouvait, en la voyant, s'empêcher de penser que Raphaël avait rêvé d'elle pour l'une de ses madones. Oh! qu'elle était belle et charmante!

— Oui, elle est très-belle, répliqua Thérèse; mais que de noirceurs cache cette beauté!...

— Ce n'est point à moi d'énumérer les défauts qu'elle peut avoir, répliqua Mariette. Sans sa généreuse sollicitude, que serais-je?...

— Mais, reprit Thérèse, quoi qu'en ait votre gratitude, elle ne peut nier que sa protectrice ne soit capricieuse, vaine ou mieux encore, et surtout orgueilleuse, emportée et toujours injuste pour celles qui éveillent ses susceptibilités, jalouse, comme...

— Comme ma chère et belle Thérèse?... interrompit avec une espièglerie enfantine, lui allant à ravir, la douce Mariette.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

— Voyons, chère amie, abordons la grave question qui nous touche. Comment pouvez-vous soupçonner la princesse d'être jalouse de vous, bien que vous soyez plus jeune qu'elle, et de beaucoup, et que vous soyez, au dire de M. André, belle et superbe comme la Diane antique?

— C'est justement parce que M. André a exprimé cette opinion devant la princesse, que, depuis ce jour, elle me fait supporter mille vexations inventées par sa jalousie. La princesse aime André, j'en suis certaine, affirma Thérèse, la main appuyée sur son cœur comme si elle l'eût pris à témoin.

— Votre raison, chère, est aveuglée par la prévention; si la princesse aimait M. André, riche et libre comme elle l'est, elle l'épouserait puisqu'elle est veuve. Mais non, elle ne veut point se remarier! Elle garde un religieux souvenir du prince. Et puis, si elle est vaine et orgueilleuse, comment, depuis la fin de son deuil, ayant refusé de s'allier aux plus grands noms, penserait-elle à épouser un artiste, de talent, c'est vrai, mais dont le nom n'a point encore été acclamé par le succès?...

Après un assez long silence, Mariette reprit :

— Chassez de votre esprit tous les diables bleus ou noirs qui l'assiégent, afin de me dire, à votre tour, les joies et les tristesses de votre première vie. Depuis que vous avez remplacé près de la princesse la vénérable miss Dale, en vous voyant souvent triste et songeuse, je n'ai point osé vous en demander la cause, et pourtant mon cœur s'affligeait avec le vôtre.

— Chère et douce Sagesse! dit Thérèse, en serrant dans les siennes les mains de sa compagne, vous seule me retenez sous ce toit inhospitalier pour moi... Sans vous, à cette heure, il ne m'arbiterait plus.. je serais libre...

— Rien ne vous empêche de quitter la princesse, si vous le voulez; mais il faut le faire dignement, en plein jour, après avoir pris congé d'elle, et non point en vous sauvant, ainsi que vous étiez prête à le faire lorsque je vous ai surprise.

Thérèse ne répondit pas à la douce Sagesse; mais un profond soupir souleva sa poitrine, et quelques larmes brûlantes tombèrent sur les mains de sa consolatrice.

Ces larmes firent comprendre à la jeune fille que la fierté de Thérèse subissait une détente salutaire, de laquelle il fallait profiter au plus vite pour faire disparaître les traces de son projet de départ; et, sans la consulter, Mariette remit tout en ordre dans la chambre de son amie; mais ses forces étant insuffisantes pour remettre le coffre de voyage à sa place, dans le cabinet de toilette; Mariette alla, avec la câlinerie espiègle d'un enfant, demander l'assistance de Thérèse.

En emportant le coffre de voyage, une chaise, encombrée par des vêtements, fut renversée, et de ces vêtements s'échappa un écrin qui s'en fut roulant à l'encontre de Mariette. Elle le ramassa tout ouvert, et resta dans une contemplation admirative devant la miniature qu'il contenait.

— Oh! le beau jeune homme! exclama la naïve Sagesse.

— Oui, répliqua Thérèse; fatalement beau!

— Est-il de vos parents? demanda Mariette.

— C'était mon frère.

— Il est donc mort? demanda tristement la jeune fille.

— Je ne sais! répondit Thérèse.

Et puis, au bout d'un instant, elle ajouta :

— La nuit s'avance, il faut aller vous reposer; laissez-moi seule avec mes douleurs passées et mes anxiétés de l'avenir.

— Non; je veux prendre ma part, ma large part de vos douleurs, puisque vous avez, vous, pris votre part des misères de mon enfance. Cet échange sera l'indestructible lien de notre amitié. Ayez confiance en moi, chère Thérèse!

Thérèse attira Mariette près d'elle, et, assises à côté l'une de l'autre pour cette causerie de cœur à cœur, elle lui dit presqu'à voix basse :

— Du départ de mon frère commence la longue suite de mes chagrins, puisque ma mère est morte que j'étais encore au berceau. Je n'ai donc pu comprendre, en son temps, cet irréparable malheur, la mort d'une mère. C'est la disparition de mon frère qui, désespérant mon père, lui a fait négliger les soins de sa fortune et a causé notre ruine. En proie à une maladie noire, bientôt après sa ruine, mon père est mort, me laissant pauvre et sans appui.

— Et votre frère, qu'est-il devenu?

— Hélas! je l'ignore. Il nous a quittés après une scène violente qui motiva chez mon père un tel emportement qu'il a maudit son fils, ce fils qu'il adorait et dont il était si justement fier! car Arnold était exceptionnellement doué de toutes les supériorités morales, comme de toutes les beautés physiques.

La jeune fille s'interrompit pour étouffer un sanglot.

— Il paraît, reprit-elle, que mon frère, après nous avoir quittés, se rendit en Russie, où il fut accueilli avec empressement dans le monde élégant de Saint-Pétersbourg. Il y rencontra une jeune fille, qu'il aima. Ce devait être une de ces charmeresses dont parlent les ballades du Nord. Elle prit tant d'empire sur Arnold que, pour satisfaire sa fantaisie, il renonça à sa famille, à sa nationalité, et qu'il se fit naturaliser Russe...

— Je comprends maintenant, interrompit Mariette, votre partialité contre la princesse. Elle l'accuse du caprice, néfaste pour votre frère, d'une de ses compatriotes...

Thérèse ne répondit que par un triste sourire, puis elle reprit :

— Cette jeune fille qu'allait épouser mon frère méritait-elle qu'il lui sacrifiât son pays et l'affection des siens?..

— Non! disait mon père!... et son ardent patriotisme s'indignait... Son indignation toucha aux dernières limites lorsqu'il apprit que ce mariage allait être contracté, malgré l'opposition des parents de la jeune fille qu'Arnold aimait si follement.

J'étais bien jeune, je n'avais alors que sept ans; mais, bien que je n'appréciasse pas sur l'heure la portée des paroles que j'entendais, la scène qui se déroulait devant moi est restée gravée là et là, dit Thérèse en frappant son front et son cœur... et j'entends toujours la malédiction de mon père. Oh! de quel poids a pesé cette malédiction paternelle sur la tête d'un fils!..

Mon frère partit pour ne plus revenir!... Qui l'a tué? Est-ce cette Olga qu'il aimait si follement, ou la malédiction de mon père?... Ce nom d'Olga, qui est aussi celui de la princesse, lorsque je le prononce ou qu'il est prononcé par un autre, fait tressaillir douloureusement mon cœur. Ce nom m'est odieux!... La mort de mon père, en me laissant seule pour me guider dans le monde, où je n'avais, pour subvenir à mes besoins, que mon travail, n'abattit pas mon courage... Je suis musicienne, mais je ne trouvais point de leçons à donner; et j'eus alors recours aux travaux d'aiguille; je devins bientôt une excellente brodeuse. J'habitais alors Remiremont. La princesse eut envie d'offrir à une amie une robe élégante; elle demanda pour la broder une habile ouvrière; je lui fus désignée. Elle jugea sans doute que je n'étais point la première venue, car elle me questionna avec intérêt... Mon isolement l'intéressa, ou, si je puis dire, il parut l'intéresser, et elle m'offrit de remplacer sa vieille dame de compagnie, qui retournait en Angleterre. Je crus pendant longtemps à de la générosité chez la princesse... maintenant je suis fixée sur cette générosité!... Vous et moi en sommes néanmoins des preuves vivantes, me direz-vous avec ceux qui l'exaltent ou la chantent sur tous les tons... Erreur que chaque jour j'ai pensé à détruire... à votre sujet surtout, lorsqu'elle laisse supposer, par ses réponses ambiguës, que, sans elle, vous eussiez suivi les chemins honteux tracés par vos parents, pauvre chère innocente!

— Oh! Thérèse, répliqua Mariette, en ceci vous êtes injuste, et la princesse eût-elle envers nous tous les torts que vous dites, nous, ses obligées, nous ne devrions point l'en accuser; et moi je ne sens pour elle, dans mon cœur, qu'une inépuisable gratitude, d'où naît un profond respect.

— Je le vois bien, chère amie, reprit ironiquement Thérèse, je le vois si bien, que je me demande si ce n'est pas votre sympathie pour votre bienfaitrice (et le mot, en s'échappant des lèvres de Thérèse, était comme saturé de fiel), qui vous donne parfois une si frappante ressemblance avec elle, que votre visage semble être le reflet du sien vu dans un miroir...; mais, ajouta-t-elle, heureusement que cette ressemblance est seulement physique, car vos âmes sont plus dissemblables entre elles que le jour ne l'est avec la nuit.

— Flatteuse!... je vous prends en flagrant délit de mensonge, dit en riant, mais un peu confuse, la jeune Sagesse.

— Et pour preuve, continua Thérèse, qui prit avec vivacité l'une des longues boucles tombant en spirales sur les épaules d'albâtre de son amie, ne dirait-on pas que cette boucle a été enlevée aux cheveux de la princesse?... Je n'ai vu qu'à sa chevelure et à la vôtre cette nuance, qui n'est ni celle de l'or ni celle de l'argent, et qui pourtant participe des deux.

— Après m'avoir donné la chevelure que, d'après les vieux maîtres, M. André a donnée à l'archange Gabriel, pourquoi n'ajoutez-vous point à ma tête le nimbe lumineux?

Un ineffable sourire éclairant le visage de Mariette, en changea si complétement l'expression habituelle, que Thérèse en fut frappée.

— Quelle bizarre ressemblance!...

Et, fermant les yeux, au lieu de regarder le visage de son amie, Thérèse semblait en contemplation d'un autre visage, qu'en fermant les yeux elle retrouvait plus visible dans ses souvenirs...

Puis, prenant l'écrin de chagrin, elle entraîna Mariette en face d'une glace éclairée par la lampe, et elle ajouta :

— Jugez vous-même si votre sourire ne semble pas stéréotypé sur celui-ci?...

— En vérité, dit Mariette avec une gaieté confuse, si j'étais prédisposée à la vanité, vous me perdriez, chère Thérèse.

Cette réflexion, qui fit rêver celle qui en était l'objet, mit fin à la longue causerie des jeunes filles. Lorsqu'elles se quittèrent, l'aurore teintait de rose les vitres de la chambre de Thérèse.

(*A suivre.*) J. ALLIN.

PHILOSOPHIE DES MODES DE PARIS

Nous étions réunis dernièrement à la table d'un médecin de nos amis, et, parmi les convives, se trouvait un négociant russe.

La conversation allait de droite et de gauche, et, tout en festonnant capricieusement, elle rétrograda jusqu'au siége de Paris.

L'abondance et la succulence de nos repas actuels forment un si violent, mais si consolant contraste avec ceux que nous faisions à la fin de 1870, qu'il n'est pas étonnant que le souvenir de nos privations d'alors nous soit revenu au milieu de ce festin.

— Que pensait-on de notre constance à supporter la famine? demanda un des convives au négociant russe. Sans vanité, on devait avoir quelque estime pour tant de résignation. Dans tous les cas, on devait désirer la fin de nos misères?

Le convive étranger répondit à ces questions, et il se mit alors à développer une théorie à laquelle nous nous attendions si peu, que j'en pris note pour en faire le sujet de ma causerie d'aujourd'hui.

Il s'agit de l'action des modes de Paris sur la politique.

∴

— Je ne sais pas si tout le monde admirait votre patience devant les privations occasionnées par le siége, nous dit le négociant russe; mais ce que je puis vous affirmer, c'est que partout, et surtout en Russie, les hommes mariés, les pères de famille, désiraient du plus profond de leur cœur que, par un moyen ou par un autre, il y eût un terme à l'investissement de Paris.

— Et pourquoi cette sollicitude particulière des maris et des pères?

— Pour que le repos fût rendu à leur maison; pour que leurs femmes et leurs filles revinssent enfin à leur ancienne bonne humeur.

Et, comme nous n'avions pas trop l'air de comprendre ce que voulait dire notre convive, il nous l'expliqua en mettant les points sur les *i*.

— En France, nous dit-il, on se fait une idée exagérée de la puissance de Paris sur le monde, et l'on est tellement habitué à entendre les écrivains français dire que sans l'adoption, sans la *consécration* de Paris, — c'est le mot, — il n'y a aucun artiste de valeur, que l'on s'est infatué de cette opinion et qu'on n'aime pas ceux qui en voudraient démontrer la vanité.

C'est cependant une erreur, car en Allemagne comme en Italie, en Angleterre comme en Russie, en Danemark et en Hollande, il y a un grand nombre de personnes parmi les sculpteurs, les peintres, les musiciens et les artistes dramatiques, qui n'ont jamais envoyé leurs œuvres à Paris, qui ne s'y sont jamais produits, et qui n'en sont pas moins des gens de très grand talent, des illustrations européennes.

Mais ce que vous ne connaissez pas au juste, vous autres Français, ce que vous n'appréciez pas à leur juste valeur, c'est l'importance et surtout l'influence dont jouissent à l'étranger vos fleuristes, vos modistes et vos couturières.

Cela peut vous faire choir un peu de votre orgueil; mais, sachez-le bien, c'est là une de vos forces les plus réelles, et ne croyez pas qu'elle ne pèsera pas à l'avenir dans les conseils des cabinets européens.

∴

On peut se passer de vos savants et de vos artistes en tous genres, mais on ne peut se passer de l'article de Paris et de ces femmes qui, sans effort, involontairement et par la seule impulsion de leur goût naturel, donnent aux chapeaux et aux robes ces formes peu nouvelles aux yeux des hommes, — ces grands ignorants en la matière, — mais si profondément neuves aux yeux des femmes, et l'on aura beau faire, jamais on n'empêchera les femmes étrangères de s'habiller autrement qu'à la mode de Paris.

Or, pendant les cinq mois où Paris bloqué, enfermé et séquestré de l'univers, n'a pu faire connaître ses lois et ses décrets aux dames qui obéissent à ses moindres fantaisies en fait d'atours, une mauvaise humeur générale s'est emparée du beau sexe à l'étranger. Toutes les dames étaient furieuses, toutes les marchandes d'articles de modes parisiennes étaient humiliées, et les malheureux hommes ont été les premières victimes de leurs nerfs agacés.

Franchement, il y avait pour ces pauvres créatures de quoi être exaspérées. Pensez-vous que ce fût une existence supportable pour elles, habituées à changer de chapeau et de robe à tout moment, que d'être obligées de porter pendant un semestre les mêmes formes, les mêmes modèles, les mêmes fleurs, les mêmes cheveux, dans leurs vêtements et leurs coiffures?

On pourrait répondre à cela qu'elles n'avaient qu'à en inventer d'autres et à stimuler leurs fournisseuses ordinaires.

Ce serait une naïveté que cette réponse. Puisque c'est Paris qui rend les oracles en ces sortes de choses, ce qui ne vient pas de Paris n'existe pas.

On dira ce qu'on voudra, que c'est puéril, que c'est absurde, c'est possible; mais qu'y voulez-vous faire? il n'y a pas, quant à présent, de remède à cela. Partout ailleurs, il y a des confectionneuses de modes. A Paris seul, il y a des artistes en ce genre. Et la preuve, c'est que les premiers sujets même qui s'éloignent de Paris, au bout de six semaines, perdent leur chic, et avant une année ne sont plus devenues que de simples couturières, fleuristes ou modistes, sans flamme et sans audace.

D'autres États auront beau jouir de toutes les prospérités, triompher, épuiser la coupe du succès et être en passe d'aspirer à tout, ils ne seront pas assez puissants pour ravir à Paris le « sceptre du goût. » Le goût y est dans l'air, dans le sol, dans les pavés, dans les mansardes où l'ouvrière dort de fatigue sur la robe qu'elle doit finir, et dans l'hôtel princier où la grande dame arrange des fleurs sur sa cheminée.

Il est plus facile de faire venir tous les souverains du monde dans une capitale quelconque pour prendre part à

un congrès que d'y amener des femmes pour s'y habiller. Elles se feraient tuer plutôt par leurs maris et leurs souverains.

La conclusion de tout ceci, c'est que les hommes politiques, les ambassadeurs, les ministres et jusqu'aux chefs d'État ayant vu par expérience combien la plus belle moitié du genre humain est malheureuse et les rend malheureux quand elle est privée des modes de Paris, feront tout à l'avenir pour qu'une pareille calamité ne sévisse plus sur leurs ménages.

VICTOR COCHINAT.

HYGIÈNE DES BOISSONS

L'EAU

La saison que nous allons traverser, caractérisée par une haute température et par un besoin en quelque sorte constant d'absorber des liquides, m'engage à m'occuper dès aujourd'hui de l'hygiène des boissons. Les maladies, provoquées, pendant l'été, par les boissons froides ou glacées sont malheureusement très-fréquentes, quelquefois mortelles; et, comme je voudrais toujours conserver toutes mes lectrices dans un état de santé parfaite, je ferai tous mes efforts pour les prévenir contre de tels dangers, tout en leur indiquant les boissons qu'elles doivent choisir de préférence.

La soif est un des besoins les plus impérieux de notre nature; elle est même insupportable lorsqu'elle est poussée jusqu'à un certain point. Elle résulte d'un état de sécheresse ayant son siége principal dans le pharynx, dans la bouche et en général sur toutes les muqueuses des voies digestives. On peut l'apaiser momentanément en humectant par un liquide aqueux la bouche, l'arrière-gorge et l'estomac, ou bien encore, en provoquant une abondante sécrétion de salive par quelques substances légèrement irritantes qu'on introduit dans la bouche. Cependant, le meilleur moyen consiste dans l'absorption d'une plus ou moins grande quantité d'eau. L'eau est, en effet, de tous les liquides, celui qui amortit le mieux la soif, parce qu'elle répare promptement et directement les pertes subies par la masse des liquides du corps. Les boissons acidulées agacent le larynx, troublent la digestion, et beaucoup de personnes ne peuvent les supporter; les boissons fermentées ne désaltèrent que pour le moment et provoquent bientôt après un sentiment de chaleur et de sécheresse avec un nouveau besoin de boire.

Arrivée dans l'estomac, l'eau se mêle avec les liquides qu'elle y rencontre et en diminue l'acidité; elle rafraîchit les parois de cet organe en lui enlevant du calorique, est absorbée en partie sur place sans aucune modification et en partie dans l'intestin, où elle ne tarde pas d'arriver; mêlée ensuite à la masse du sang, elle atténue sa puissance stimulante et amortit ainsi l'irritabilité du système nerveux, jusqu'à ce qu'elle soit expulsée par la sécrétion des reins et par la transpiration. Prise pendant les repas, l'eau ramollit les aliments, les divise, les dissout et contribue par là à une bonne digestion. En trop grande quantité, elle remplit et distend outre mesure les parois de l'estomac, qui tend à la rejeter par les vomissements. Quand cet effet n'a pas lieu, elle ralentit l'action du suc gastrique, amoindrit les forces vitales de l'estomac et provoque des indigestions. C'est ce qu'on observe principalement chez les personnes dont l'appareil digestif a peu d'énergie, et, en général, pendant la période des fortes chaleurs qui troublent les fonctions de l'estomac. Alors surviennent des nausées, des rapports, des pesanteurs, des flux dysentériques et des vomissements. L'excès habituel des boissons aqueuses détruit l'appétit, produit l'atonie du tube digestif, des coliques, des diarrhées, le lymphatisme, l'affaiblissement du système nerveux, la mollesse, l'inertie et les pâles couleurs; dans certains cas, il détermine l'hydropisie.

Un des points les plus importants à étudier dans l'usage de l'eau, comme boisson, c'est sa température. Elle est chaude, tiède ou froide. L'eau chaude stimule l'estomac, provoque dans ses parois un afflux sanguin et aide puissamment à la digestion. C'est ainsi qu'agissent le café et le thé chauds. Dans l'intestin, l'eau chaude calme presque immédiatement les coliques et détruit la constipation. A Rome, du temps des empereurs, c'était l'usage de servir à table, dans les repas, de l'eau très chaude. Cet usage, regardé comme une sensualité, avait aussi pour effet d'exciter les forces digestives. Dangereuses délices! car, après un certain temps, l'abus de l'eau chaude affaiblit le ressort des tissus, détruit l'appétit et rend les digestions impossibles.

Quant à l'eau tiède, tout le monde en connaît les inconvénients; elle constitue un véritable vomitif. Ses effets, dit Michel Lévy, sont ceux qui succèdent à l'usage prolongé de l'eau chaude. Elle est fade, ne désaltère pas, frappe d'atonie la muqueuse digestive, rend les digestions languissantes, incomplètes, donne feu à des nausées, à des vomissements, parfois à la diarrhée; absorbée, elle gonfle les vaisseaux, ramollit les tissus et affaisse le système nerveux. L'usage habituel de l'eau tiède détériore le tube digestif et exerce une influence fâcheuse sur toute l'économie.

L'eau froide procure une sensation agréable, calme rapidement la soif et stimule l'estomac; elle doit seulement être absorbée en petite quantité. Lorsqu'elle est trop froide, elle agace les dents, produit une sensation désagréable dans l'arrière-gorge, et dans l'estomac une impression de froid qui se propage rapidement dans toutes les parties du corps. Aussitôt la circulation du sang se ralentit, la chaleur générale diminue et la transpiration cesse.

Si la personne est assez robuste pour réagir contre cette influence, il est probable qu'au bout de quelques minutes, la transpiration et la chaleur reparaîtront; mais malheur aux sujets affaiblis chez lesquels la réaction n'a pas lieu; ils seront presque toujours frappés de pleurésie, de pneumonie, de rhumatisme, de péritonite ou de toute autre affection non moins grave. En temps d'épidémie, il suffit d'une imprudence de ce genre pour être immédiatement atteint par le fléau. Les cas de mort subite résultant de l'ingestion des boissons froides ne sont pas rares. Au camp de Compiègne, un colonel de cavalerie, accablé de chaleur et baigné de sueur, avala une carafe d'eau de groseille à la glace; il mourut dans la journée au milieu d'atroces douleurs. Le dauphin, fils de François Ier, jouant au jeu de paume à Tournon, et excédé de soif et de chaleur, but un verre d'eau fraîche; il mourut deux jours après d'une pleurésie aiguë. Les exemples de ce genre sont innombrables.

Quand l'estomac est déjà distendu par les aliments, les boissons froides sont moins nuisibles, parce qu'elles se réchauffent d'abord au contact des substances alimentaires, et qu'elles agissent moins directement sur la muqueuse stomachique. On peut encore en atténuer et même détruire les effets nuisibles en les avalant par petites gorgées, à de courts intervalles, et en ayant soin de les retenir quelque temps dans la bouche pour en élever la température avant de les ingérer dans l'estomac.

DOCTEUR IZARD.

LES MENUS DE LA SAISON

Mai.

MENU D'UN DINER DE FAMILLE

Potage aux pâtes d'Italie.
Matelote à la marinière.
Poulet à l'estragon.
Oreilles de veau farcies.
Filet de bœuf rôti.
Haricots verts à l'anglaise.
Meringues aux fraises.

Beignets d'abricots. — Faire macérer avec du sucre en poudre et de l'eau-de-vie des moitiés d'abricots, pas trop mûrs, durant une heure et demie. Après ce temps, placer dans le creux de chaque moitié d'abricot une pâte sous forme d'amande, composée de crème sucrée, de jaune d'œuf et d'amande amère pilée, et les plonger dans de la pâte pour les frire ensuite à très-grand feu. Les retirer quand ils ont pris belle couleur, les égoutter et les glacer au caramel avec une pelle rouge.

Crème aux abricots. — Faire cuire une douzaine d'abricots avec 250 grammes de sucre; passer au tamis, laisser refroidir et y mêler ensuite un demi-verre de vin blanc sec et huit jaunes d'œufs. Passer ce mélange à l'étamine; ajouter le sucre nécessaire et faire cuire au bain-marie, soit dans la jatte, soit dans le moule, ou dans les petits pots où on désire servir cette excellente crème.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Qui n'a pas soin de sa bouche et ne s'ingénie pas à conserver ses dents, n'est pas digne de vivre, mais il faut connaître les moyens pratiques réellement bons pour obtenir le résultat désiré; il n'en est pas de meilleur que l'emploi journalier de l'élexir et la poudre dentifrice du célèbre docteur John Evans, qui se vendent, 45, rue Richer, chez M. Lacroix; ils sont tellement supérieurs à tout ce qui s'est fait jusqu'à présent, que bientôt personne ne voudra plus en employer d'autres. Non-seulement l'effet en est salutaire, mais l'usage des plus agréables, et laisse à la bouche un parfum exquis qui se conserve longtemps encore après son emploi.

La mort fait sa moisson aussi bien l'été que l'hiver, et dans cette saison torride que nous traversons, l'usage des étoffes de laine qu'exige un deuil sévère est souvent bien pénible et même nuisible à certains tempéraments. C'est ce qu'ont compris les directeurs de la maison de deuil *A l'église Saint-Roch*, rue Saint-Honoré; ils ont fait fabriquer des étoffes tout laine sans aucun brillant, qui, fort légères de tissu, peuvent se porter par les plus grandes chaleurs. Leurs châles de grenadine aux grands ourlets sont aussi d'une légèreté très-appréciable, et d'habiles modistes savent chiffonner le crêpe et la grenadine de façon à ce qu'ils fatiguent le moins possible. Vous trouverez à cette maison de premier ordre les costumes tout faits, d'une simplicité élégante, les bijoux de deuil, les robes légères de toile ou de batiste, et tout ce qui concerne le deuil.

Pour achats de *Mouchoirs de batiste et de Toiles et Batistes pour costumes*, s'adresser à la maison Fénelon-Capilez, de Cambrai.

Impossible de se passer, en été, de robes de toile et de batiste, si commodes au porter, si jolies et si fraîches, surtout lorsqu'elles sont choisies dans la maison de la *Compagnie irlandaise*, 36, rue Tronchet. On y trouve un assortiment des plus complets en ce genre; damiers et rayures y sont aussi variés qu'on peut le désirer; la *Compagnie irlandaise* envoie à choix sur la collection complète de toutes ses nouveautés.

Éclaircir le teint, le préserver de toutes les altérations produites par des causes externes, telle est l'action du lait antéphélique de Candès, 26, boulevard Saint-Denis, dont je ne saurais trop vous recommander un usage constant et journalier, surtout durant les grandes chaleurs que nous allons traverser.

Rien ne saurait rendre la grâce et l'élégance des modèles de Mme Mélanie Percheron, 38, rue Vivienne, ou, 24, rue de la Paix, et du goût artistique qui préside à la création de ses chapeaux. Pour les décrire, il faudrait le journal entier, car chaque jour voit naître une innovation; mais une chose qu'il est essentiel de faire connaître, et qui fait foi, ce sont les couleurs préférées par Mme Percheron. Il y a d'abord le blanc crème, si doux au visage, et que relèvent des fleurs aux couleurs vivaces et chatoyantes; puis, effet tout opposé, le cardinal mêlé à la paille de riz noir, avec touffes de fleurettes blanches au vert feuillage.

PETITE CORRESPONDANCE

Noda. — La valse est jolie et d'exécution facile; elle paraîtra; seulement, il m'est bien difficile de vous assigner une époque. Cela dépend de la *place* que nous pourrons consacrer à cette insertion.

A. M. J. — Le mieux est, en effet, de faire la tunique, le corsage et les garnitures avec votre robe et le jupon en faille bleue unie. Si vous ne voulez pas de cette combinaison, mettez alors dessus une tunique en cachemire de l'Inde ou en crêpe de Chine bleu très-pâle dans le ton de la robe. A bientôt le tapis frangé.

Mme T., d'A. — J'ai déjà dit bien des fois qu'il était *matériellement* impossible de donner un dessin demandé dans le numéro suivant. Note est prise de la demande à laquelle nous tâcherons de satisfaire au plus tôt.

Mme E. D., Caen. — Votre foulard serait encore moins joli s'il était teint. Je n'ai pas bien compris si vous avez jupon, tunique et corsage; en ce cas, transformez le jupon en tablier et refaites un corsage-cuirasse avec la tunique; vous pourrez porter cela avec un jupon noir.

Comtesse A. de M. — Parmi nos figurines, vous en trouverez certainement une qui répondra à votre désir. Quand vous aurez fait votre choix, écrivez-moi, et je vous ferai expédier le patron contre 1 fr. 50 en timbres-poste.

Mary. — Il m'est impossible de répondre ici aux différentes questions que vous me posez; mais comme je désire vivement vous être utile, envoyez votre adresse.

M. S., Saint-Denis. — A bientôt la dentelle qui, en effet, sera agréable à plus d'une abonnée.

Une abonnée lithuanienne. — Écrivez directement au docteur Izard, 22, rue Soufflot; il vous renseignera lui même.

E. de M. — Vous recevrez une lettre particulière. La grenadine noire ne se porte plus que sur pardessous de soie noire. Je n'ai jamais aimé les chapeaux en même étoffe que les toilettes de toile ou de laine. Oui, pour le chantilly. Non, pour la robe de mousseline, si vous avez l'intention d'en acheter une en ce genre. Si vous l'avez, faites un tablier, garnissez de plissés d'organdi tout blanc. La guipure s'emploie si on veut, mais accompagnée d'effilés en dessous ou de passementeries en dessus.

Une abonnée. — Faites un jupon garni de plissés par devant jusqu'aux genoux; à partir du genou, draperies avec franges posées en diagonale. Le derrière de la jupe se compose d'un haut volant formant les deux tiers de la jupe, et monté à très-gros plis creux, à tête très-haute et renversée par quelques points, de façon à former une sorte de grosse ruche sur la partie du jupon beaucoup moins ample que celle du bas qui s'attache à la ceinture. Corsage à basques forme cuirasse, mais garni. Oui, pour la ceinture en couleur, mais posée en écharpe, c'est-à-dire servant à draper la tunique, et non autour de la taille : le gilet de velours a vécu. Bientôt les garnitures de chandise.

Une exilée. — C'est encore la seule manière d'utiliser votre foulard rose. Choisissez une mousseline moins légère, cela atténuera encore la teinte. Non, pour la tunique ce piqué blanc qui est toujours un vêtement négligé.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Chut! les murs ont des oreilles, parle bas.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.